

RENCONTRE

Grégory Gadebois et Vincent Macaigne sont deux espoirs du cinéma français. Dans **Mon âme par toi guérie** et **La bataille de Solférino**, ils affichent des personnages troubles. L'occasion rêvée pour croiser leurs parcours et leurs idées. ★ **Propos recueillis par** Sophie Benamon **Photos** Vincent Flouret pour Studio Ciné Live

GRÉGORY GADEBOIS & VINCENT MACAIGNE DEUX ACTEURS EN MIROIR

L'un a reçu le César du meilleur espoir pour *Angèle et Tony* en 2012, et vient de triompher au théâtre dans *Des fleurs pour Algernon*. Sa gueule de mortard habite *Mon âme par toi guérie*, de François Dupeyron. L'autre est un enfant prodige du théâtre : sa relecture de *Hamlet* a bouleversé le Festival d'Avignon en 2011. Son physique nonchalant et son sens de la répartie font les délices de la nouvelle comédie d'auteur, dont *La bataille de Solférino* est un brillant exemple. Ils ont accepté de se rencontrer et d'échanger sur leurs expériences.

Hasard de la rencontre, vous étiez élèves en même temps au Conservatoire supérieur d'art dramatique. Avez-vous un souvenir commun de cette époque ?

Grégory Gadebois : Oui, on s'est croisés. Nous n'étions pas dans les mêmes classes. Moi, j'étais souvent sur le banc et c'est là que j'ai vu passer Vincent. Après, on a fait un spectacle ensemble. Le Conservatoire, c'est un peu comme la vraie vie en concentré. On peut essayer, se tromper, bien ou mal s'entendre avec un prof, comme plus tard on s'entendra bien ou mal avec un metteur en scène.

Vincent Macaigne : Avec le recul, je pense aussi que c'est un moment de sa vie, à 20 ans, où on peut être assez con sans que cela soit gravissime. Quand je suis arrivé au Conservatoire, j'étais assez jeune et rebelle à l'école.

Qu'est-ce qui vous a amené à ce métier ?

Grégory Gadebois : Moi, ça a été une prise de conscience. J'étais démenageur et la boîte pour laquelle je travaillais a voulu m'embaucher en permanent. Je ne me suis pas vu démenageur toute ma vie. Alors, je suis allé au Conservatoire de Rouen et, de là, par hasard, j'ai postulé à Paris. C'est au deuxième tour du Conservatoire que j'ai réalisé que cela commençait à devenir sérieux : je voyais des gens en larmes parce qu'ils avaient raté et d'autres en larmes parce qu'ils avaient réussi. J'ai adoré cette période : la découverte de Paris, d'amis, du métier.

Vincent Macaigne : Moi, je croyais que le Conservatoire était une école d'art. Je voulais être metteur en scène. J'avais tenté et eu l'Ensas, à Bruxelles, mais c'était trop loin parce

que j'étais Parisien. J'ai mis un an à comprendre que c'était uniquement une école de comédiens.

Vos débuts dans le métier sont marqués par le théâtre ?

Grégory Gadebois : J'ai pris tout ce qu'on m'a offert. J'ai toujours travaillé. Je suis entré à la Comédie-Française pour faire Ragueneau dans *Cyrano de Bergerac*. Il m'arrivait même souvent de répéter une pièce la journée avant d'en jouer une autre le soir, et encore une autre le lendemain. Au Français, on peut jouer six mois sans s'arrêter, sans une seule journée de pause. Au bout d'un moment, j'ai saturé.

Vincent Macaigne : Moi aussi, après le Conservatoire, j'ai beaucoup joué au théâtre, dirigé par des metteurs en scène. J'avais faim d'expériences. On me disait : « Pars quatre mois au Maroc, monter des décors dans des abattoirs », et j'adorais. J'ai beaucoup travaillé avec mes potes aussi et, très tôt, j'ai monté mes propres spectacles, écrit mes propres textes.

Comment êtes-vous venus au cinéma ?

Vincent Macaigne : Par les amis. Bertrand Bonello, pour *De la guerre*, ou Jalil Lespert, pour *24 mesures*, m'ont demandé de faire des petits rôles. C'était limite du dépannage. Je ne cherche pas à être acteur. En revanche, j'aime beaucoup jouer. C'est comme cela que j'ai suivi mes amis, dont Guillaume Brac, et les amis de mes amis. Puis, après, je les ai embarqués dans mon court métrage, *Ce qu'il restera de nous*.

Grégory Gadebois : Moi, je suis arrivé par les castings. La première expérience euphorisante de tournage que j'ai eue, c'était sous la direction d'Yves Angelo dans *Les âmes grises*. Depuis, je n'ai pas arrêté de retrouver Yves. C'est lui, le directeur de la photographie de *Mon âme par toi guérie*, de François Dupeyron. C'est aussi lui qui a réalisé l'adaptation de la pièce *Des fleurs pour Algernon* que nous venons de tourner pour Arte.

Quels sont vos modèles en matière de comédie ?

Grégory Gadebois : J'adore *Les compères*, *La chèvre*, les grands films de Francis Veber avec Pierre Richard et Gérard Depardieu. Je connais les répliques par cœur.

Vincent Macaigne : Dans la nouvelle comédie française, j'ai l'impression que les acteurs font beaucoup de clins d'œil au



GRÉGORY GADEBOIS
EN 3 FILMS

Angèle et Tony (2010)



Pop Redemption (2013)



Mon âme par toi guérie (2013)

public. Cela me terrifie. Dans *La bataille de Solférino*, les protagonistes vivent un drame qui fait rire les spectateurs. Je joue un père séparé et je veux voir mes enfants un dimanche. Le dimanche du deuxième tour des élections présidentielles ! Ma femme est journaliste pour une télé permanente et part recueillir les réactions des militants rue de Solférino, au siège du PS. Les enfants vont se retrouver dans cette foule et je les suis. Ce qui est intéressant dans ce film, c'est qu'il divise. Certains estiment que le père est fou, qu'il n'est pas sain d'esprit. D'autres pensent que c'est la mère qui est folle d'emmener des enfants dans une foule pareille. Tourner là, le 6 mai 2012, a demandé un dispositif incroyable. Il y avait des caméras dans les appartements qui donnaient sur le siège du PS, d'autres dans la foule.

Grégory, c'est aussi au sein d'une population, celle qui habite à l'année dans les caravanes, que vous avez tourné *Mon âme par toi guérie*.

Grégory Gadebois : François Dupeyron a adapté son roman avec presque rien. Nous tournions dans le Sud de la France, au milieu des gens qui ont choisi ce mode de vie. François était très serein sur ce tournage. Il disait tout le temps : « Je ne sais pas. » Et ses doutes nous permettaient d'avancer.

Vincent, on vous a mis en avant comme la tête d'affiche d'une nouvelle «Nouvelle Vague» des cinéastes français, Peretjatko, Triet, Brac... (Voir page 76.)



«REFUSER CERTAINS RÔLES POUR SON IMAGE, C'EST ENTRER DANS LA SPIRALE DES ACTEURS QUI JOUENT.» GRÉGORY GADEBOIS

Vincent Macaigne : Ce sont avant tout mes amis. Je conteste l'idée d'une Nouvelle Vague, car ce qui est le commun dénominateur de ces réalisateurs-là, c'est qu'ils font des films sans argent. Sans stars. Ce n'est pas un choix de leur part. C'est une génération sacrifiée qui a galéré pour monter ses films. Ils n'ont pas eu l'aide du CNC, ni celles des chaînes. C'est comme au théâtre, quand vous jouez sur

plateau nu parce que vous n'avez pas de quoi payer des décors, on peut appeler ça une esthétique, mais la plupart d'entre nous seraient ravis d'avoir des budgets honnêtes. En fait, cette génération est réunie parce que personne ne leur a donné de l'argent et que l'institution française est passée à côté d'eux.

Grégory Gadebois : François Dupeyron m'a raconté une histoire sur la Nouvelle Vague. Avant



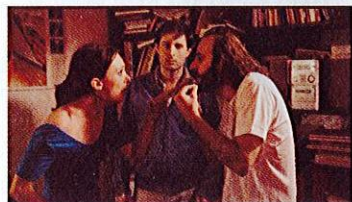
VINCENT MACAIGNE EN 3 FILMS



Un monde sans femmes (2011)



La fille du 14 juillet (2013)



La bataille de Solférino (2013)

pas comment faire garder leur enfant. Il faut que le grand public ait d'avantage accès au cinéma d'auteur, comme *La fille du 14 juillet*, d'Antonin Peretjatko. C'est ça qui nous tue ! Il faut arrêter les clichés : il n'y a pas d'un côté les méchants et pervers dans le cinéma commercial et de l'autre les purs et parfaits du cinéma d'auteur.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Grégory Gadebois : La seule chose qui fait qu'un acteur existe, c'est l'imaginaire d'un metteur en scène. Demain, je veux bien jouer Marilyn Monroe si quelqu'un y croit. Mais refuser certains rôles en pensant qu'ils répètent les précédents, c'est entrer dans la spirale des «acteurs qui jouent». Cela ne m'intéresse pas.

Vincent Macaigne : Ceux qui gèrent leur filmographie comme un plan de carrière. En saupoudrant un coup un drame, un coup une comédie. Il ne faut pas faire quelque chose en espérant en obtenir une autre. Ça, c'est malsain. Il n'y a pas de ligne avec un point d'arrivée. Notre métier est fait, avant tout, de rencontres artistiques. Si on se pose trop de questions sur son image, on finit par ne plus vivre et s'injecter du botox. On devient sa propre grimace. ■

Mon âme par toi guérie • De François Dupeyron • Avec Grégory Gadebois, Céline Sallette... • Sortie : 25 septembre

La bataille de Solférino • De Justine Triet • Avec Vincent Macaigne, Laetitia Dosch... • Sortie : 18 septembre

«JE FAIS PARTIE D'UNE GÉNÉRATION
SACRIFIÉE, QUI A RÉUSSI PARCE QU'ON NE
LUI A PAS DONNÉ D'ARGENT.» VINCENT MACAIGNE

eux, tous les réalisateurs travaillaient en studio et il fallait payer cher pour cela. Les jeunes réalisateurs, comme Truffaut et Godard, sont allés tourner en extérieurs parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Mais je pense surtout que ces cinéastes devaient s'exprimer par ce moyen-là, coûte que coûte. Ça me rappelle le spectacle que j'ai joué au Français sur Brel, Brassens et Gainsbourg qui mettait en scène

leur rencontre. Et à la question : «Qu'auriez-vous fait si la chanson n'avait pas marché ?» Ils ont répondu : «On aurait continué !»

Vincent Macaigne : En même temps, cette économie de la précarité ne peut pas perdurer. Le grand public nous voit comme des nantis dès qu'on travaille dans le cinéma. Mais les acteurs avec lesquels je travaille ont souvent du mal à joindre les deux bouts, et ne savent